

# « POÈME SUR L'HOMME », NIKOLA VAPTZAROV

## ANALYSE

*Vanylle Croain*

*LLCE anglais, L1*

*Université de Strasbourg*

Le poème commence par un dialogue entre le narrateur et une dame sur le thème « l'homme de nos jours ». Leurs deux avis sont opposés : la dame hait l'homme, pense qu'il ne mérite aucune défense. L'homme représente alors les hommes en général ; ce faisant, l'exemple donné par la dame (cf. l'homme qui tue son frère à la hache) devient une généralité ; pire encore, l'équivalent du premier meurtre de la création (entre les frères ennemis Abel et Caïn), le fratricide originel, devient la norme de l'homme. Tandis que le narrateur (Vaptzarov lui-même ?) pense que l'homme peut se racheter, peut constamment s'améliorer. En disant « j'ai voulu, par un cas qui rappelle le cas du garçon à la hache », le narrateur associe le « je » au « garçon à la hache » dans une comparaison surprenante. Le narrateur se place donc sur le même plan d'égalité que le tueur, en ce qu'ils sont tous les deux hommes. De plus, l'utilisation du qualificatif « garçon » pour un meurtrier de sang-froid, ramène ce dernier à un rang humain : le terme fait référence à son enfance, le fait apparaître plus innocent qu'il n'est, plus homme que monstre.

Le poème met en lumière des notions et associations d'idées très originales : comme son titre l'indique, son sujet principal est l'homme, sous tous ses aspects et particulièrement la dualité de l'homme, mais on trouve également le thème de la vie et de la mort. Et ces trois thèmes majeurs sont sans cesse questionnés : qu'est-ce que signifie être un homme ? la mort met-elle fin à la vie ?

Tout d'abord, Vaptzarov met en contraste l'homme et la bête dans une comparaison plutôt commune. L'homme est innocent et, quand il se réduit à commettre un crime pour lequel il attend ensuite sa sentence, il devient l'alter-égo de la bête enfermée, effrayée, « un vrai gibier de potence ». Dès lors, il est rabaissé, dégradé à ses aspects les plus primaires, bestiaux et les moins nobles en un sens ; il devient misérable bête traquée, qui se tapie dans les recoins sombres pour s'y cacher, faible, lâche : tout ce qu'il y a de plus méprisable.

Mais Vaptzarov fait également la nuance, beaucoup moins évidente, entre l'homme et l'Homme. L'homme décrit n'importe quel homme indéfini, quand l'Homme est un « vrai homme ». On pourrait alors se demander comment se définit un « Homme » ou un « vrai homme ». Le personnage dont le narrateur raconte l'histoire passe de « scélérat » à « Homme » dans la prison. Le mot lui-même semble plus officiel et imposant écrit avec une majuscule : il semble représenter un idéal d'homme. L'homme, sans majuscule serait l'homme ordinaire et banal – bourré de défauts – quand l'Homme, avec majuscule, apparaîtrait comme grandi, élevé comme la grande lettre s'élève vers les interlignes supérieures sur la page. Dans l'histoire, un homme deviendrait un Homme grâce aux modèles de « vrais hommes » dont il s'inspire et par lesquels il est influencé. Il se « transforme » d'après le texte et subit donc une métamorphose en quelque chose d'autre et de mieux : une nouvelle peau, en un sens, un nouveau soi, qu'on relie à l'aurore, le jour nouveau et autre, une ardoise vierge. Ce qui semble déclencher ce processus est l'évolution de l'attitude du personnage face à la mort : une nouvelle vision de la mort s'impose à lui. A moins que ce ne soit un processus passif, comme le suggère l'expression « le levain dont il fut pétri », une création à laquelle il ne prendrait pas part mais qu'il subirait. Dans tous les cas, passer de l'homme à l'Homme se fait à travers la réalisation de son destin mortel, qui permet au personnage de devenir autre.

Pour finir, Vaptzarov compare l'homme mortel et l'homme immortel (oxymore assumée, semble-t-il, à travers la poésie qui l'excuse). Ainsi, l'histoire raconte que lorsque le condamné à mort comprend qu'il est inutile d'avoir peur de son bourreau, la mort, « dans son âme jaillit une clarté fascinante », qu'on peut interpréter comme une acceptation totale face à son sort et la conscience qu'il ne peut le contrer. Le vocabulaire est répété plus loin dans le poème : « l'aurore qui jaillit fascinante ». Ces deux formes de lumière (« clarté » et « aurore ») peuvent représenter la liberté qu'offre cette réalisation, cette acceptation, comme un poids qu'on soulève de ses épaules ou un boulet qu'il cesse de trainer : il n'a plus peur de la mort. Et cette liberté quand il chante les effrayent tous et « les ténèbres elles-mêmes le fuirent effrayées et tremblantes. » Doit-on comprendre par « ténèbres » les pensées sombres qui traversent l'esprit des prisonniers enfermés ? Ou bien la mort elle-même, qui ne saurait faucher une âme si libre qu'elle glisserait entre ses doigts maigres ? Quoi qu'il en soit, cette liberté fait de lui un « homme courageux » salué par les astres. Et la mort survient bel et bien pour le pendu, « comme une fin sans retour. » Cette comparaison peut être interprétée comme une apparence de fin et non pas une vraie fin, seulement quelque chose qui y ressemble mais qui ne l'est pas. Et ce qui n'est pas une fin est nécessairement un début, ou une continuité : auquel cas, le personnage continue de vivre malgré la mort survenue. (D'autant que la lumière est souvent

liée à l'au-delà et à la vie après la mort.) « Je mourrai » est immédiatement suivi de « mais la vie continue » dans le poème, car selon le personnage sa « mort ne pourra en aucun manière l'arrêter de marcher en avant » et un nouveau commencement arrive : « commence la fin du poème. » La métamorphose de l'homme à l'Homme – immortel – lui offrirait-elle donc un nouveau départ hors de la vie, une renaissance après la mort ?

Dans l'œuvre de Vaptzarov, le thème de la vie semble crucial. Dans son poème « Foi », le narrateur veut pouvoir tout faire pour la Vie, même et surtout ce qui la met en danger : pour reprendre la formulation de ce poème, même mourir pour la vie permet une certaine continuité de la vie en tant qu'Homme dont les balles qui peuvent entamer sa liberté et sa Vie ne sont pas plus inventées que les balles pour détruire la Foi du narrateur susmentionné. De la même manière, Vaptzarov semble avoir foi en la capacité de changer qui, selon lui, caractérise l'homme, qui peut s'améliorer et ainsi améliorer la société qui l'entoure et n'est pas soumis aux déterminismes divers et variés (cf. Spinoza).

Ce qui est surprenant dans « Poème sur l'homme » est l'apostrophe directe au lecteur : « qu'en penses-tu, lecteur, qu'en penses-tu, réponds ! » Le narrateur exige l'avis du lecteur sur l'histoire qu'il vient de conter, on comprend cette exigence à travers une triple insistance : la répétition de « qu'en penses-tu » ; l'injonction « réponds » à laquelle le lecteur peut difficilement se soumettre ; le point d'exclamation qui transmet l'urgence de la question, ainsi qu'une réponse tout aussi pressante. Ainsi soit-il, mon avis, le voilà : je trouve que ce poème traite de deux sujets principaux : la résurrection (le personnage était mauvais, un criminel et il devient bon et libre. J'apprécie le paradoxe et le retournement de situation total dans l'histoire du pendu qui se transforme en celle d'une (re)naissance ; et la vie (le personnage n'a plus peur de la mort et c'est ce qu'il l'empêche vraiment de 'mourir' dans le sens le plus définitif qui soit). J'apprécie là encore le paradoxe contenu dans le condamné à mort rendu finalement immortel. Mais comme le dit le narrateur à la fin du poème, l'histoire n'est pas « horrible » (comme le pense la dame), c'est une « belle histoire », le personnage est « admirable » et « sublime » selon lui, et je me rallie à sa propre opinion. Ce poème est plein d'espoir et de seconde chance, ce qui en fait un beau poème.